

ALAIN DAUMONT

Texte et illustrations

CERTES !
LA NUIT NE PORTE PAS
TOUJOURS CONSEIL...

&DOM



© Alain Daumont, 2019
www.alaindaumont.com
<http://alaindaumont.wixsite.com/livres>
contact@alaindaumont.com

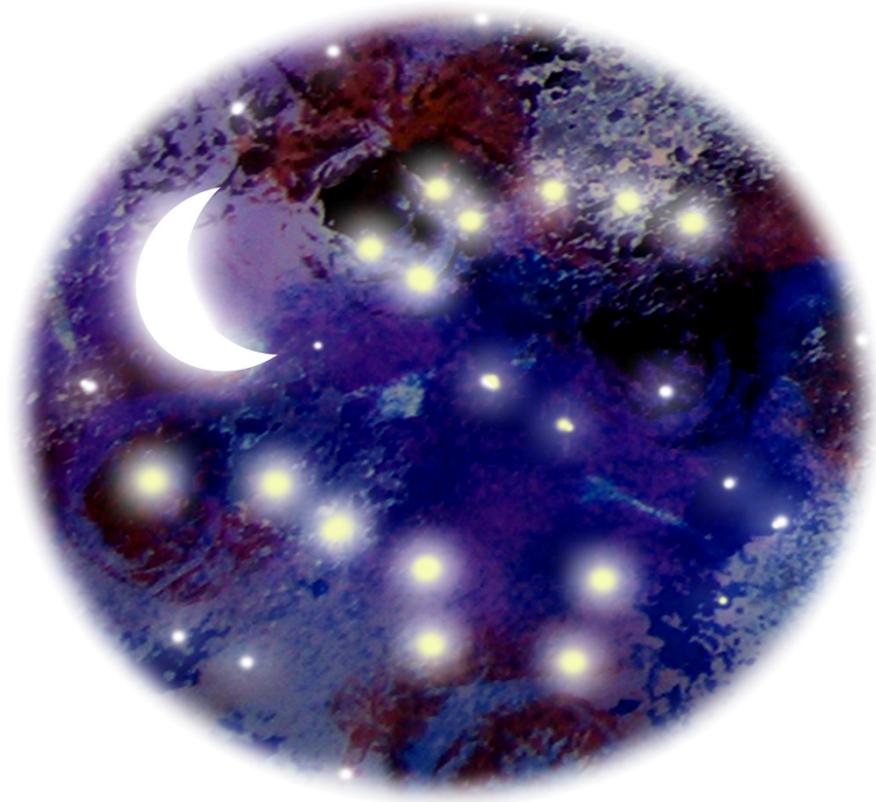
Première édition
Déposé CopyrightFrance.com
ISBN 978-2-917105-47-4

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.



« Si l'homme accepte un jour de se relier à l'infini, de préférer, comme Pascal, l'éternité à l'éphémère, l'intemporel au temporel, il connaîtra alors la lumière, la pureté et surtout la loi d'amour qui englobe toutes les autres lois. »

Michel Grenier, *ABC de la radionique*



La lune décroissante quitte la croix de la fenêtre pour aller chercher ailleurs d'autres admirateurs. Comme chaque soir, Quentin veille, assis sur son tabouret. Insomniaque... il l'est depuis longtemps.

Il sort sa boîte de médicaments et s'improvise le cocktail miracle pour oublier jusqu'au matin que, sur cette terre, la teneur en espérance relève de l'infinitésimal.

Durant ces nuits interminables, il laisse vagabonder son imagination. Mais cette nuit-là...



Au début, il ne distingua qu'un halo agréable, puis l'enfant lumière lui adressa la parole. Il posa ses menottes sur son front et tout commença.

« Si je comprends bien, tu es la sentinelle des ténèbres... Je vais déjà guérir tes maux de tête pour que ta perception soit normale. Après seulement, tu pourras voir l'invisible. »

Une rencontre bouleversante.



Quentin n'ignorait pas l'existence des enfants-médecine amérindiens, mais avec son bébé lama dans les bras, celui-là arrivait plutôt de la cordillère des Andes. À cinquante kilomètres de Paris, perdu dans l'immensité de l'indifférence, le contexte ne s'adaptait pas vraiment au chamanisme.

D'ailleurs, à ce propos, l'enfant ajouta :

— Tu possèdes le don, mais tu doutes. Je vais t'aider.

— Comment ?

— Sois ici, ce soir, à minuit.

— À cette heure-là, j'y suis tous les soirs... et parfois jusqu'à l'aube !

— Je ne te demande pas d'être là physiquement... je te demande de venir avec un esprit libre, une pensée claire qui ne délire pas. Tu vois ce que je veux dire ?

— Oui... enfin, je suppose !

Même si Quentin trouvait la situation surprenante, voire un peu ridicule, il se sentait en confiance avec l'enfant lumière.

— Pour que tu me croies, et que tu sois conscient de ton potentiel, tu vas faire exactement ce que je te dis.

— Quoi donc ?

— Flâne dans la maison... Regarde... Ressens... Dans chaque pièce.

En quelques minutes, Quentin assista aux ébats amoureux d'un couple, à une naissance, puis à la mort d'un homme qu'il n'avait pas connu, mais dont le visage lui semblait familier car il l'avait remarqué sur une photo, au grenier. Plus il le fixait et plus il percevait des petits crabes lui dévorer les poumons. Il eut envie de vomir. L'enfant lumière s'en aperçut :

— Décidément, tu n'es pas raisonnable ! Tu ne regardes pas ce que tu dois voir, mais ce que tu veux voir. Il n'y a pas de crabes, tu les as fabriqués.



Le soir suivant, vers minuit, un coup sec à la porte le surprit alors qu'il commençait à s'assoupir. Le jeune homme qui se présenta portait un superbe chapeau orné de plumes colorées :

— Je suis mousquetaire du roi et je suis venu rendre visite à ma femme avant de rejoindre ma compagnie qui part pour La Rochelle.

Quentin qui distinguait le réverbère à travers le corps du soldat s'autorisa à lui en faire la remarque :

— Vous avez une petite lumière à l'intérieur.

— Bien sûr, mais je ne pense pas que vous puissiez la voir !

— Lorsque vous dites "ma femme"... vous parlez bien de mon aïeule Rose ?

— C'est ça !

Et comprenant qu'il ne saisissait pas plus que lui la complexité de la situation, Quentin répondit bêtement qu'elle n'était pas là, qu'elle était à Honfleur, chez une cousine.

— Alors, c'était vrai... elle a un amant ! bredouilla-t-il.

Cela devenait gênant.

Depuis l'angle de la pièce, d'un signe de la main, l'enfant lumière l'incitait à la prudence dans ses propos, mais déjà le mousquetaire claquait des talons, saluait et disparaissait dans l'obscurité.

À ce moment-là, un voisin qui rentrait de son travail traversa le soldat et ni l'un ni l'autre n'en prit conscience.

Le lendemain, tard dans la nuit, c'est un centurion qui frappait à sa porte. Quentin se l'était mentalement représenté avant même d'avoir ouvert, ce qui fit dire à l'enfant lumière :

— Quand tu concentres tes efforts, tu es perspicace !

À peine avait-il saisi la poignée que l'officier demandait sans préambule :



— Comment gagner la voie romaine la plus proche pour se rendre rapidement en Hispanie ? Nous devons nous hâter pour récupérer nos réserves de céréales qui y sont stockées.

Ces intrusions répétitives excédaient un peu Quentin qui, à force de se contenir, ne put retenir son poing plus longtemps. L'homme protégea son nez congestionné d'une éventuelle récurrence et le considéra, étonné :

— Vous... ? Qu'ai-je... ?

Puis il le détailla, et après s'être exclamé : « Qui donc vous oblige à porter de tels vêtements ? », il disparut en courant.

L'enfant lumière éclata de rire :

— Je suis désolé... mais celui-là, je n'ai pas résisté au plaisir de le convoquer réellement ! Il faudra que tu parviennes un jour à faire le tri entre ce que tu vois et ce que tu pressens. Ne t'inquiète pas, je te guiderai.

— Je l'espère bien, car mes nuits empiètent de plus en plus sur mes jours et bientôt, je ne vivrai plus que dans l'obscurité !

Il était épuisé. Il en avait marre de tout. Pourquoi donc cet enfant surgi de nulle part le persécutait-il ainsi ? Il se moquait de lui pour un rien, il lui donnait des conseils et fréquemment des ordres, et surtout, il le regardait se débattre avec ses problèmes.

Visiblement, l'angelot se sentait gêné, et peut-être eut-il l'impression d'avoir abusé, car pour la première fois, Quentin ressentit de la tristesse sur son petit visage.

Le matin suivant, c'était son anniversaire. Drôle de fête en perspective ! Avec effroi, il réalisait qu'à force de tuer le temps, il n'en aurait finalement plus à négocier. L'enfant lui tendit les bras, il se blottit contre lui et leurs corps fusionnèrent comme par enchantement.



Quentin supposa immédiatement qu'il s'agissait d'un de ses tours de passe-passe, qu'il allait réapparaître pour le sermonner une fois de plus ! Mais il eut beau le supplier de revenir, promettre d'être raisonnable, rien n'y fit. Quant au lama, lui aussi s'était miraculeusement évaporé !

Ensuite, les phénomènes s'accéléchèrent. Toutes les nuits, des évènements précisément issus de son passé et qu'il voulait oublier défilaient devant ses yeux. D'autres plus étranges semblaient prédire l'avenir, puis la scène s'estompait lentement, il ouvrait les fenêtres, un courant d'air vivifiait l'atmosphère et tout redevenait normal.

Ce matin-là, le miroir lui renvoya une drôle d'image. Une petite lumière émanait de la paume de ses mains.

Depuis combien de siècles était-il la sentinelle de cette maison ?



I s'était passé quelque chose d'impalpable qui avait transformé son existence. C'est à partir de sa rencontre avec l'enfant lumière que Quentin ne dort plus, ce qui lui aurait donné un net avantage sur ses semblables si les dieux n'en avaient décidé autrement. Car la nuit, il ne disposait que d'une heure pour sortir de son corps et pour voyager. Un moment de pur bonheur, une heure pour l'invisible avec les peuples de l'étrange. Une heure seulement... et le reste pour l'ennui.

Le rituel commençait avec Joseph l'anaconda qui savait que, de sa fenêtre, Quentin était toujours fidèle au poste. Alors



il ondulait sur l'asphalte refroidissant, et il lui adressait un signe de l'anneau tout en avalant une souris pour lui signifier qu'il était bien réel.

À l'angle de sa rue, des tout petits hommes masqués, en costume vénitien, parlaient haut et fort, tirant l'épée et faisant chaque jour serment de mort. Devinant sa présence, l'un d'eux se retourna. Il émanait de son masque leurs prochaines et hideuses forfaitures.

Ils possédaient la faculté de créer des décors éphémères, des hologrammes nocturnes, d'immerger ceux qui les percevaient dans des intrigues sanglantes du Quattrocento, dans des danses sacrées exotiques ou dans des paysages bucoliques.

Quentin aurait peut-être dû s'inquiéter, mais lorsqu'il s'évadait de son corps, libre de toute astreinte, ces scènes lui étaient familières.

En sortant du cadre ordinaire, chaque manifestation prenait une tonalité particulière autorisant l'invraisemblable. Alors, il rencontrait des gens vivant sous d'autres latitudes, dans d'autres époques. Des expériences hors du commun, mais différentes de celles qu'il avait connues avant que l'enfant lumière intègre sa conscience. Maintenant, il était plus souvent spectateur qu'acteur.



ette nuit-là le plongeait dans les crispations de l'humeur du temps, en pleine campagne d'Italie.

Au début, il ne vit que les amoureux qui s'embrassaient timidement, flânant main dans la main. Union complice, tendresse infinie, bouffée de liberté ! Mais en les menant vers la rivière, leur balade s'inscrivait dans la lumière des mauvais jours.



De légers tremblements troublèrent l'ordre précaire, ils ne comprenaient pas ce qu'il se passait. Puis l'inévitable se produisit. Des carrioles que l'on tire, le gémissement sinistre des attelages et, enfin, des cris humains décidèrent de la levée de rideau. Ce n'était pas leur imagination, mais une réalité âpre, brutale et provocante. Incontournable. Les prochaines heures s'annonçaient douloureuses.

Un froid malsain, une terreur sourde, incontrôlée parcourut Quentin, projeté un matin de novembre 1796.

Arrivant de toute part, dans la précipitation, les artilleurs apportaient les canons qui se renversaient dans des tranchées à peine esquissées. Les chevaux qui ne répondaient plus aux ordres se couchaient pour s'alléger ; des fleurs de sang imprégnaient l'herbe écrasée, saturée de cette viscosité écoeurante. Dans un patois inaudible panaché de sanglots, les plaintes des Autrichiens se mêlaient à celles des Français. Vision d'horreur des combats à l'arme blanche.

Avant de perdre connaissance, le grenadier sentit à deux reprises la baïonnette lui fouiller les entrailles, puis un liquide chaud et rougeoyant s'échappa de sa chair à la cadence de son propre souffle. De douleurs aiguës en chaleurs insoutenables, son cœur s'alourdissait, enflait démesurément, dans une sorte de rêve. Il était en Italie et le petit pont qu'il apercevait dégueulait de corps entassés. Il pensa : « Je vais mourir à Arcole sans même avoir vu Venise ! »

Une silhouette se détacha dans l'imprécision de l'horizon, un soldat reproduisait des gestes automatiques appris dans une quelconque académie militaire. Ni l'un ni l'autre n'était vraiment là. Les lanciers arrivèrent alors. Avec dédain, ils



accomplirent machinalement ce que les fantassins avaient oublié d'exécuter. L'horreur atteignait son apogée.

D'opaques fumées agrémentées épisodiquement d'étonnants pistils de feu sortaient des canons. Fusils, besaces et képis s'enchevêtraient à perte de vue dans un festival de couleurs indécentes. Tous ces agonisants de l'apocalypse mêlaient leurs lamentations dans des langues différentes. Que la mort est belle quand elle est bien campée, quand elle sait varier ses costumes !

Les pires dépouillaient de leur alliance ceux qui, de toute manière, avaient quitté définitivement cet enfer. Une frêle enfant, vivandière égarée, cherchait son père. Par-ci par-là, des charrettes se remplissaient. Utopique précision, clin d'œil dérisoire, dans un sursaut de réalisme, certains craignaient les épidémies.

Les amoureux, enlacés à s'étouffer, trempés de sueur et d'effroi, refusaient de regarder. À côté d'eux, Quentin vit une baïonnette s'enfoncer dans le sol.

Deux soldats tétanisés dans leur jeunesse se perdaient intensément dans leur mort, ni l'un ni l'autre n'avait eu envie de tuer. Un Autrichien hurla, ils ne saisirent pas ce qu'il disait. Était-ce le baron d'Alvinczy donnant l'ordre à ses troupes de battre en retraite ? Les combattants se retirèrent dans une incroyable pagaille.

La Camarde traversait les corps sans vergogne, un brin d'ironie au coin des lèvres. Transparente, elle se mêla aux nuages et s'éloigna comme un mirage...

Les tourtereaux, serrés l'un contre l'autre et secoués de larmes, osèrent se relever, sans réaction, les yeux rivés à ce



carnage. Pourquoi avaient-ils été l'axe autour duquel avait tournoyé cette tragédie ? En quelques instants, l'horreur s'était substituée à la quiétude de leur promenade. Ils avaient vieilli avant l'heure, rien ne serait plus comme avant.

Le vent fouettait le grand drapeau tombé sur le pont. Deux solitudes s'efforçaient de surmonter leur peur...

Peu à peu, la scène s'estompa, mais Quentin en conserva un moment la vision cauchemardesque.



Dans la maison d'en face, les carreaux translucides de la salle d'eau offraient en ombre chinoise une scène atypique de Diane au bain. Lorsque la naïade se rendit compte de la présence de Quentin, elle quitta la pièce, laissant à son regard le spectacle de la rue. Ses yeux s'alourdissaient. Nuit dégagée, magie d'un ciel étoilé. L'une d'elles, munie d'une longue queue, fendit l'espace et disparut à l'horizon. Il n'eut pas le temps de faire le moindre vœu.

Persistence rétinienne, voyage dans le passé... Ce panel d'étoiles revêtait des couleurs d'arc-en-ciel qui lui rappelèrent la dame d'Étretat.



 La première fois qu'il l'avait croisée, c'était sur la côte d'Albâtre, au sommet de la falaise, par un froid vif, un matin de décembre.

La tristesse de son regard l'avait surpris, comme si la vie l'avait déjà quittée. Comme si elle vivait un subtil crédit sur le compte d'une mort sans ordonnance. Elle était belle, encore jeune, à peine quelques années de plus que lui.



Il avait décidé de prendre quelques jours de vacances en Normandie, pour s'extraire de la nécrose ambiante, à Étretat dont il ne connaissait que la plage. Le Clos Lupin organisait, cette saison-là, une fête en crinoline et haut-de-forme. Que de souvenirs d'enfance ! Comment douter à dix ans de l'existence d'Arsène Lupin, le gentleman cambrioleur, et de la présence du trésor des rois de France dans la fameuse aiguille creuse ? Sacré Maurice Leblanc !

Un mois plus tôt, il lui était arrivé une drôle d'aventure.

Comme d'habitude, il avait longé la Marne pour rentrer chez lui. Et comme d'habitude, son ami Benoît taquinait le goujon depuis le lever du soleil. Il l'aimait bien, Benoît... alors, il passait du temps dans son bar américain parce que sa maison froide et humide baignait dans une atmosphère asphyxiante. Il essayait d'y guérir son blues en se fondant aux clients hétéroclites, des maçons portugais parlant un français mâchouillé, ou des V.R.P. amateurs de poisson à la véronaise. Un soir d'été, il avait même vu une Lolita en mal d'amour, belle et fragile, mais bien imbibée, danser nue sur une table. Mélange de joie et d'accablement, carambolage de vies éclectiques. Étrange décor à la Carco...

Un matin, il avait eu le courage de grimper sur le rebord du pont en se répétant : « Je compte jusqu'à cinq et je saute. » Finalement, il avait sauté à trois. Enfin, c'est ce qu'il avait cru. C'était confus. Il avait pourtant senti ses chaussures plaquer la surface, son corps s'enfoncer lentement, et la sensation d'absorber tellement d'eau qu'il devenait liquide lui-même. Il avait pensé : « Je donne un coup de pied au fond et je remonte », puis... plus rien.



Une gifle l'avait sorti des limbes, et une voix lointaine le rassurait. Il n'avait pas sauté, une crise de spasmophilie l'avait terrassé. Au milieu des feuilles rouges et jaunes qui tourbillonnaient autour de lui, sa conscience était revenue d'ailleurs. L'automne avait ravivé des récits du terroir imagés dont les maladies se définissaient d'elles-mêmes : tomber du haut mal, colique du Poitou, ébullition du sang ou trousse-galant !

Quelques jours après, il bouclait sa valise.

C'est dans une boutique de souvenirs qu'ils firent connaissance. Elle cherchait des cartes postales anciennes d'Étretat et lui compulsait distraitemment une édition dite *originale* de Jules Verne, probablement exhumée de l'ancre d'un quelconque faussaire à l'habileté contestable.

Il la revit un soir dans un restaurant de bord de mer. Une ambiance feutrée et ennuyeuse de réunion familiale régnait dans la salle presque déserte. Dehors, les vagues s'essoufflaient sur un sable humide et noirâtre, et le plissaient en éventail. Elle lui adressa un petit signe de la main, une sorte d'invitation qu'il accepta sans réfléchir, incapable de faire le premier pas. Un rendez-vous singulier.

Il découvrit l'étrangeté de son visage. Un fin tube sortait du masque transparent qui couvrait son nez pour disparaître dans les plis de son étole rose. Quelques bribes de vie jalonnaient simplement leurs dialogues ; elle aimait la musique et la littérature, mais elle ne parlait pas de sa maladie, elle était la discrétion même ; personne n'aurait soupçonné la gravité de son état.

Elle avait deux filles sur lesquelles leur père, haut fonctionnaire, se faisait un devoir de veiller ; c'est du moins ce qu'elle



essayait de rendre crédible. Elle n'en disait aucun mal. Mais dans un silence lancinant ponctué d'éclats de rire, de pauses insupportables, de phrases brèves et accusatrices face à un monde qui l'avait lâchement abandonnée, elle ne nommait personne en particulier, et c'était pire qu'un procès. Il la jugea timide, pas résignée le moins du monde. Fataliste...

Ils se revirent plusieurs fois, bien que Quentin y prît moins de plaisir, car elle avait exhumé de sa conscience des démons qu'il espérait avoir enterrés.

Le petit masque rythmait leurs échanges. Elle le soulevait avec régularité pour préciser ou mettre l'accent sur un détail qu'elle désirait graver dans sa mémoire afin qu'au moins une personne ne l'oublie pas. La buée qui recouvrait l'intérieur, devenue vision cauchemardesque, prouvait de façon inéluctable qu'elle était toujours vivante.

Ce n'est que bien plus tard qu'il réalisa que leur dernière soirée avait été testamentaire. Elle tissait un voile subtil autour d'elle, elle prenait son temps. Comme un tailleur de diamants recueillant le moindre fragment dans son tablier.

Un matin, il se heurta à un attroupement, sur la plage d'Étretat, une cohue bourdonnante comme ce gros nid de guêpes qui avait failli lui être fatal dans le grenier de sa grand-mère. Il s'approcha, une mégère pérorait : « Cette fois, elle a réussi son coup ! À force d'essayer tous les ans, elle y est quand même arrivée. » Il ne voulait pas l'admettre, mais il avait compris, comme le jour du décès de son père. Il trancha la foule, soudain silencieuse, et mit un genou en terre. Elle semblait sereine, délivrée de tout.

Elle avait vaguement évoqué des traitements expérimentaux, sans insister sur les détails, et c'est ce peu qui offrait



ce spectacle fantasmagorique. Une débauche de couleurs s'échappait de son corps comme une auréole de fleurs... Des rouges rubis et carmin, des verts émeraude et turquoise, des bleus pastel et indigo, des terres de Sienne, des tons safranés, surtout des jaunes vifs.

Tout ce soleil autour d'elle, c'était magique ! L'astre de la vie lui rendait hommage pour les souffrances endurées.

Le lendemain, il lut dans le journal local : « Une étrangère est morte hier au pied des falaises. Arsène Lupin s'est penché au-dessus d'elle et a déclaré que cette femme avait succombé à une overdose de couleurs. » Sur la photo, la dame d'Étretat portait un collier de perles noires.

Alors, Quentin pensa qu'Arsène Lupin était vraiment un gentleman... pas toujours cambrioleur.